

Le réformisme de frontière¹

Manuel Lucena Giraldo

Dans une des mentions les plus connues de sa célèbre *Histoire Philosophique et Politique des Établissements et Commerce des Européens dans les Indes Orientales et Occidentales* (1773), l'abbé Raynal parlait du « fanatisme des découvertes », sorte de mystique de l'avancée illimitée, comme l'une des explications de la vertigineuse expansion des Européens jusqu'aux confins du monde². De fait, les gouvernants espagnols de la seconde moitié du XVIIIe siècle étaient pleinement conscients que le maintien de la Monarchie catholique comme première puissance passait inévitablement par la relance de leur politique outremer et, par conséquent, ils ont consacré une bonne partie de leurs efforts à mettre en œuvre un vaste plan de réforme colonial. De ce point de vue, il s'agissait essentiellement d'arracher le commerce américain des mains étrangères qui le contrôlaient, afin de le convertir en instrument de reconstruction du pouvoir royal. Ces Indes, dont on disait qu'elles avaient été conquises « sans autres fins que l'ambition », et qui constituaient, néanmoins, « l'âme du pouvoir de l'Espagne », étaient la clé du problème³.

Bien que l'on continue de considérer que le début du grand cycle des réformes bourbonniennes est lié à la défaite espagnole lors de la Guerre de Sept ans, en 1763, la plupart des facteurs déterminants des réussites et des échecs, des ambiguïtés et des limites du projet réformiste se situe dans la longue période de gestation politique des règnes de Philippe V et, tout particulièrement, de Ferdinand VI. Les raisons de cette situation sont avant tout historiographiques. En premier lieu, l'action réformiste a été identifiée à sa seule pratique urbaine.

¹ Cet article a fait l'objet d'une précédente publication en espagnol, in *El Reformismo de frontera*, Madrid, Alianza Editorial, 1996.

² Cité dans *Europa y América, el Indio Americano en Textos del Siglo XVIII*, Quito, Editorial Abya Yala, 1991, p. 206.

³ La première référence est de José del Campillo et la seconde de José de Carvajal. Cf. Manuel LUCENA GIRALDO, *Laboratorio Tropical. La Expedición de Límites al Orinoco (1750-1767)*, Caracas, Editorial Monte Avila-CSIC, 1993, p. 69. Les ouvrages généraux incontournables sur cette question, sont : John LYNCH, *El Siglo XVIII*, Barcelona, Crítica, 1991, et G. CESPEDES DEL CASTILLO, « Los Reinos de Indias », in *Carlos III y la Ilustración*, Barcelona, Editorial Lunwerg, 1988.

L'histoire de la période a été construite sous l'influence des impératifs du XIXe siècle pour la construction d'histoires officielles centralisatrices, en vertu de quoi les importants progrès en matière de consolidation régionale et de changement social liés au réformisme de frontière ont été ignorés⁴. En conséquence, les nécessités de la création d'une image nationale unificatrice ont sacrifié sur l'autel des mythes républicains la cohérence de la continuité historique, l'acceptation d'un fait simple et révélateur, à savoir que la « régionalité » américaine du XIXe siècle s'est édifiée sur le processus d'occupation d'espaces marginaux de la seconde moitié du XVIIIe et sur la dramatique rupture du vieux monde de dépendances régionales qui avaient été si difficilement mises en œuvre aux XVIe et XVIIe siècles.

L'obsession fiscaliste a également eu des répercussions historiographiques importantes. On a eu tendance à expliquer l'ensemble des transformations économiques qui ont caractérisé la période réformatrice uniquement à partir du régime fiscal, sans prendre en compte l'importance des contextes spatiaux et temporels, ainsi que l'existence, peut-être erratique mais influente, de politiques économiques visant au développement de l'industrie, de l'agriculture et du commerce, aussi bien en Espagne qu'en Amérique. Dans une perspective globale, il semble clair que l'objectif fondamental des réformistes ait été d'établir une nouvelle fonctionnalité économique impériale, d'intégrer les territoires d'outremer dans un espace économique protégé dans lequel ils participeraient au renforcement du système, dans le même temps qu'ils continueraient, logiquement, à occuper une position de subordination, en vertu de laquelle ils ne pourraient pas concurrencer la métropole

⁴ Nous entendons par « réformisme de frontière » l'ensemble des politiques mises en œuvre dans la zone tropicale de l'Amérique du Sud, en application des Traités de Madrid (1750) et de San Ildefonso (1777). Sur le contexte des relations internationales et sur l'avancée frontalière, cf. G. CESPEDDES DEL CASTILLO, *América Hispánica (1492-1898)*, Barcelona, Labor, 1984, p. 32 et suiv. Pour des essais de définition, cf. Manuel LUCENA GIRALDO, *op. cit.*, pp. 19 et 307 et Manuel LUCENA GIRALDO, *Ilustrados y Bárbaros. Diario de la Exploración de Límites al Amazonas (1782)*, Madrid, Alianza Editorial-Quinto Centenario, 1991, pp. 9 et suiv. On peut également consulter J. SALA CATALA, « La ciencia en las Expediciones de Límites Hispano-Portuguesas. Una aproximación », in F. de SOLANO ; S. BERNABEU (eds), *Estudios (Nuevos y Viejos) sobre la frontera*, Madrid, CSIC, 1991, pp. 277 et suiv.

péninsulaire⁵. Enfin, l'historiographie sur le réformisme a accordé une importance excessive au « créolisme » qui, s'il a été effectivement un élément déterminant en matière de conflit social et politique, ne saurait suffire comme facteur d'explication générale⁶. Au sein d'un processus d'invention des mythes nationaux, des révolutions anti-réformistes qui se sont développées au nom d'un cri aussi traditionnel que celui de « Vive le roi et mort au mauvais gouvernement » ont fini par être présentées comme des révoltes éclairées menées par des héros illuminés et encyclopédistes, de même que les espiègleries intellectuelles de jeunes gens appartenant aux élites urbaines ont été transformées en conspirations républicaines et égalitaires. Les constructeurs de la nation se sont consacrés, dès lors qu'ils ne pouvaient être en reste, à écrire leur propre histoire⁷.

Face au processus de construction frontalière que les Espagnols et les Portugais ont mené à bien dans le Nouveau Monde entre 1751 et 1804, conformément aux Traités de Madrid et de San Ildefonso, nous discernons clairement les limites de nos modèles historiographiques⁸. Sommes-nous devant un phénomène isolé, unique, étrange, à l'instar

⁵ Sur cette question voir l'excellent ouvrage de V. LLOMBART, *Campomanes, economista y político de Carlos III*, Madrid, Alianza Editorial, 1992, chap. 4 « El Comercio Libre a Indias », pp. 147 et suiv.

⁶ Cf. Bernard LAVALLÉ, *Concepción, representación y papel del espacio en la reivindicación criolla en el Perú colonial*, Lima, Universidad Nacional Francisco Villareal, s.d., pp. 48 et suiv.

⁷ Pour le cas vénézuélien, cf. Nikita HARWICH VALLENILLA, « Construcción de una identidad nacional : el discurso historiográfico de Venezuela en el siglo XIX », *Revista de Indias*, vol. LIV, n°202, 1994, pp. 637 et suiv.

⁸ La définition des périodes historiographiques est en ce sens très symptomatique. Après une première étape de type romantique, une seconde s'ouvre, qui est liée au règlement des contentieux de limites, une troisième de type positiviste, enfin une quatrième, nationaliste. Cf. Manuel LUCENA GIRALDO, *op. cit.*, pp. 19 et suiv. L'apport le plus récent sur les frontières latinoaméricaines se trouve dans l'excellente compilation de D. J. WEBER ; J. M. RAUSCH (ed), *Where cultures meet. Frontier in Latin American History*, Wilmington, S. Resources, 1994. La volonté de compréhension de cette compilation est bien exprimée dans la définition du concept de « frontières » qui a été choisie : « Geographic zones on interaction between two or more distinctive cultures (...) places where cultures contend with one another and with their physical environment to produce a dynamic. That is unique to time and place », p. XIV. On y trouve un grand nombre de textes classiques (Turner, Bolton, Webb, Zavala, Belaúnde, etc.) et quelques nouveautés (Sweet, Nugent), mais le processus de délimitation du XVIIIe siècle en Amérique du Sud n'est pas abordé.

du monde sauvage dans lequel les membres des expéditions ont réalisé leur travail, ou face à une manifestation quasi pathologique, parce qu'isolée et incohérente, du réformisme bourbonien ? Si les motivations fiscales ont été si déterminantes pour leur mise en œuvre, comme il est dit généralement, pourquoi avoir sacrifié des hommes et des ressources dans les confins américains ? Peut-être ressent-on alors l'absence d'énoncés globaux, capables d'incorporer l'analyse d'une proposition arbitriste de régénération et de reconstruction vieille de plusieurs siècles, pour comprendre certains de ces paradoxes apparents ?

Vers 1740, une série de changements déterminants dans la vision politique espagnole en matière de gouvernement du Nouveau Monde était déjà patente. Une des transformations les plus importantes a été l'apparition d'une conscience géographique territorialiste⁹, l'acceptation du fait que l'occupation physique du continent américain et son contrôle étatique direct devaient constituer l'axe central de tout programme de réformes. À partir de 1750, l'État bourbonien lui-même, situé dans un nouveau contexte de relations internationales et fondé sur un fort dispositif militaire et scientifique¹⁰, va s'implanter dans les aires marginales. Il les organise en fonction d'une nouvelle logique d'organisation territoriale et tente d'articuler un contrôle social et politique de l'espace effectif¹¹. En lieu et place de la traditionnelle organisation missionnaire, la nouvelle idéologie, laïque et régaliennne, verra dans la fixation de limites respectées et dans la présence permanente d'Espagnols sur les frontières l'unique garantie pour éviter les soulèvements indigènes, les intrusions missionnaires dans les projets de l'État, l'expansion de la contrebande et l'établissement d'autres puissances européennes.

⁹ Cf. une perspective générale du problème in P. SAHLINS, *Boundaries. The Making of France and Spain in the Pyrenees*, Berkeley, University of California Press, 1989, pp. 29 et suiv.

¹⁰ Sur les questions ayant trait à la science, à la technique et à l'État bourbonien, cf. M. SELLES J. L. PESET ; A. LAFUENTE (comp.), *Carlos III y la Ciencia de la Ilustración*, Madrid, Alianza Editorial, 1988.

¹¹ J. E. SANCHEZ, dans son ouvrage *Espacio, Economía y Sociedad*, Madrid, Siglo XXI, 1991, p. 74, indique : « Le pouvoir sur l'espace comporte l'appropriation d'un territoire de la part d'une société (formation sociale) afin de le modeler de façon cohérente avec leurs fins globales pour obtenir de lui – par le biais de l'exploitation de ses ressources, fiscales et humaines, des valeurs d'usages et d'échanges. »

Les conséquences d'une telle politique ont été considérables. Comment reconstruire le cadre délité des relations extérieures espagnoles ? Comment asseoir le pouvoir de l'État dans des territoires qui « respiraient la désobéissance ? » Comment peupler les confins américains avec des Espagnols qui souhaitaient s'établir dans des « lieux différents en matière de tempéraments, de propriétés et de coutumes » et habités de « fauves et de rationnels presque égaux à eux » ?¹² La réponse à ce dilemme n'était pas exempte d'imagination, botanistes et naturalistes, pilotes et cartographes, ingénieurs et marins ont été envoyés à la frontière américaine comme agents de la nouvelle croisade qui combinait le plus archaïque et le plus avancé, la tradition et l'innovation. La délimitation des possessions ibériques en Amérique allait ainsi finir par constituer un défi de dimensions insoupçonnées, une grande entreprise où la science et la politique étaient étroitement liées.

De l'ambiguïté de la géométrie

Afin de bien comprendre la nature du réformisme de frontière, il est nécessaire que nous menions, au préalable, une histoire des concepts, une étude du langage politique employé par les différents protagonistes en fonction de leurs objectifs. Le *Diccionario de Autoridades* (1732) définissait la frontière comme « le trait ou la limite qui partage ou divise les royaumes, l'un étant frontalier [c'est-à-dire, en face] des autres »¹³. La limite était « le terme, le confins ou la borne des possessions, des terres ou des états »¹⁴. Malgré l'apparente ressemblance étymologique, il existe entre ces deux termes une différence fondamentale : la frontière implique une vision spatiale du territoire, tandis que la limite est linéaire, une séparation de juridictions placées sous une souveraineté distincte, ce qui impose une géométrisation. La frontière, en tant qu'espace périphérique, pouvait être limitrophe (si elle était en contact avec les domaines d'une autre puissance) ou intérieure, alors que la limite était toujours frontalière, parce qu'elle supposait implicitement un éloignement du centre¹⁵. Par conséquent, alors que celui-ci

¹² Lettre de César Artaud au capitaine général José Solano, Caracas, 2 avril 1770, in *Archivo General de Indias*, Caracas, 440.

¹³ *Diccionario de Autoridades*, Tome II, Madrid, Editorial Gredos, 1979, p. 407.

¹⁴ *Ibid.*, p. 801.

¹⁵ C. REBORATTI, *Fronteras agrarias en América Latina*, Barcelona, Cuadernos Geo Críticos 87, Universidad de Barcelona, 1990, p. 16.

requérait un travail de délimitation, de cartographie et de bornage, la frontière impliquait une colonisation qui intégrerait le territoire.

L'utilisation des deux termes s'avère bien plus éclairante que les définitions proprement dites. Des instructions envoyées en 1753 par le ministre d'État José de Carvajal au premier commissaire de la *Expedición de Límites del Orinoco*, José de Iturriaga, indiquent clairement « ce que doivent faire [ses subordonnés] sur toute la frontière », en marge de ce qui est appelé « l'objectif principal », à savoir la fixation de la limite ou de la ligne de division¹⁶. Au cours des décennies postérieures, la double référence se maintient, c'est-à-dire la limite comme ligne qui marque la fin du territoire lui-même, et la frontière comme espace périphérique. En 1778, le premier vice-roi du Río de la Plata, Pedro de Ceballos, faisait état de la nomination, pour « l'acte de signalisation des limites de la frontière », de commissaires qui en seraient les gouverneurs¹⁷. Dans les traités, il est tenté de définir à tout prix le « pourtour naturel », la limite, à partir de la « connaissance expérimentale ». Toutefois, l'exubérance de la nature américaine conspire, tel un ennemi supplémentaire, contre la politique de la cour. Des propos, probablement du comte de Floridablanca, indiquent aux Portugais :

« Votre Excellence me dit, (pour justifier sa désapprobation du plan que je lui ai présenté) que celui-ci sera invalidé du fait que non seulement il existe peu de rivières, mais qu'elles ont pris d'autres directions, ce qui sans aucun doute me semble très éloigné de l'instruction de VE, dans la mesure où les fleuves et les sites sur lequel le Traité indique que se situera la limite avec autant de certitude, ne pourront jamais bouger, à moins que Dieu ne transforme la nature qu'il a imposée à la superficie du monde par le biais de quelque hasard extraordinaire. Tous les fleuves et tous les terrains élevés par lesquels doit passer la ligne de division sont très connus et incapables de subir de sensibles mutations, et bien que leurs cours dévient par certains de leurs côtés, les mêmes fleuves et les mêmes terrains ne cesseront pas d'exister, ce qui suffit pour pouvoir délimiter »¹⁸.

Par conséquent, la frontière apparaît comme l'espace où la nature et la société s'affrontent, donnant lieu à des territoires, à des paysages

¹⁶ Carvajal à Iturriaga, Madrid, 30 septembre 1753, Museo Naval (Madrid), Manuscritos 573.

¹⁷ Ceballos à Gálvez, Buenos Aires, 31 mars 1778, Archivo Histórico Nacional (Madrid), Estado, 4410.2.

¹⁸ Lettre anonyme, s. l., s. d., Archivo Histórico Ultramarino (Lisbonne), Río Negro, Carton 2.

humanisés. Et la limite, comme une tyrannie de la géométrie, une séparation entre le propre et le lointain.

Nouvelles frontières

Depuis l'arrivée des Espagnols sur le continent américain, en 1492, un processus de reconnaissance du territoire a été entrepris, lequel ne s'est jamais arrêté. Une fois cette constatation faite, nous devons attirer l'attention sur la complexité historique de la création frontalière, qui a connu des avancées et des reculs en fonction des divers épisodes de l'inscription géographique et de la structuration politique, sociale et économique.

Entre 1700 et 1750, approximativement, une série de projets de régénération politique sont entrepris et donnent lieu aux premières interrogations officielles à propos des voyages et des explorations scientifiques. Dans une synthèse pragmatique entre le moderne et l'ancien, le « voyage scientifique » au Nouveau Monde se présente alors comme un instrument d'intervention spatiale et d'organisation territoriale, qui allie la tradition de la visite d'un territoire déterminé avec l'innovation inhérente à la philosophie politique qui l'impulse, centralisatrice et régalienn¹⁹. La première opportunité d'utiliser la découverte récente de cet outil que représente la réforme des frontières américaines se produira peu après. Le 13 mars 1750, l'Espagne et le Portugal signent le Traité de Madrid qui, on le sait, règle le vieux contentieux sur les limites de leurs domaines respectifs en Amérique et en Asie. La fixation de la ligne de division accordée devait être réalisée par des commissions bilatérales spécialement constituées à cet effet, les *Expediciones de Límites*, dans lesquelles, pour la première fois dans les domaines espagnols, ont été menés à bien des objectifs scientifiques spécialisés dans une structure militaire.

L'étude de ces expéditions est possible à la seule condition de se placer dans une perspective globale, qui mette au premier plan le jeu du Monde Atlantique au sein duquel elles se sont inscrites, l'interrelation entre ce qui était conçu en Europe et ce qui était possible en Amérique,

¹⁹ Cf. H. CAPEL, « La Invención del Territorio : Ingenieros y Arquitectos de la Ilustración en España y América », *Anthropos*, Sup. n°43, Barcelona, Editorial Anthropos, 1994, pp. 98 et sv.

avec sa suite d'images et de réalités opposées²⁰. Nous nous trouverions, de la sorte, face à un paradoxe initial. Dans la mesure où, dans la « partie nord de la ligne de division », la réunion entre les commissaires espagnols et portugais pour commencer les travaux de délimitations n'a jamais eu lieu, celle qui a été organisée sous le nom de « Commission du Marañon, est devenue, par la force des événements, l'Expédition de l'Orénoque » (1754-1761). C'est ainsi qu'une entreprise désignée dans le but d'intervenir sur un territoire déterminé en est venue à se développer dans une région qui aurait uniquement dû être une zone de passage. Dans le même temps, au sud du continent, la Guerre Guaranítica oblige l'*Expedición de Límites* (1751-1761) à abandonner son objectif initial et à se convertir en front de lutte contre les missions du Paraguay, en instrument aux mains des ennemis de l'utopie américaine de la Compagnie de Jésus. Dans le monde des nouvelles frontières américaines, tout paraît possible, parce que rien ne ressemble à ce qu'il y paraît. Les abstractions politiques subtilement élaborées dans les cours ibériques se heurtent à une réalité qui se refuse avec ténacité à correspondre à l'image que l'on a d'elle.

Le développement du second cycle de délimitation, à partir de la signature du Traité Préliminaire de San Ildefonso, en 1777, confirme certaines des tendances antérieures, mais contient également des caractéristiques propres. L'« Expédition de l'Amérique Méridionale » (1779-1801), comme la « Commission du Marañon » (1780-1804), sont imprégnées d'une atmosphère d'inaction, comme si l'éloignement du monde considéré comme « civilisé » avait condamné les hommes qui faisaient partie de ces expéditions à perdre le sens du temps. L'historiographie politique classique a analysé les *Expediciones de Límites* uniquement en termes de réussite ou d'échec, en oubliant que pour les membres de ces expéditions, la permanence sur la frontière représentait, à la longue, une alternative à l'autorité et à la tradition associées à la métropole péninsulaire, en ajoutant une troisième option, la fugue, à celles plus conventionnelles représentées par la protestation et la conformité. La lutte pour la construction de nouvelles régions, de mondes périphériques, atteint, lors du cycle de délimitation lié au Traité de 1777, une importance extraordinaire, comme si ce sentiment d'auto-affirmation, de fuite possible, s'était transformé, sur les

²⁰ Pour une étude générale, Cf. M. LUCENA GIRALDO, « Ciencia para la frontera : las expediciones de límites españoles, 1751-1804 », *Cuadernos Hispanoamericanos*, Los Complementarios/2, Madrid, ICI, 1988.

frontières tropicales américaines, en une force collective. Bien sûr, la récente consolidation du processus de régionalisation n'est pas étrangère à cette situation, laquelle nous ramène abruptement sur le terrain de l'histoire possible. La délimitation associée aux Traités de Madrid et de San Ildefonso a peut-être été finalement un échec, mais elle a marqué le début d'une régionalisation à l'échelle continentale, dont les conséquences se font sentir jusqu'à nos jours.

C'est pourquoi, avec la dissolution de la Commission du Marañon, en 1804, se conclut un rêve politique, celui de la collaboration hispano-portugaise. Mais il nous reste à étudier les réalisations, et plus précisément les phénomènes de colonisation et d'incorporation administrative des grandes frontières tropicales. À cet égard, l'expérimentation de nouvelles solutions politiques, économiques et scientifiques, l'établissement de structures urbaines et la recherche des répercussions locales et internationales des travaux scientifiques figurent parmi les plus importantes. La science et la technique sont, dans cette perspective, les véhicules d'un défi, celui de la rivalité ibérique pour la consolidation de nouvelles frontières en Amérique au moyen de projets d'aménagement territorial²¹. Par conséquent, il faut faire de l'histoire pour légitimer le domaine politique, de l'urbanisme pour contrôler l'espace sauvage, de la médecine pour résoudre les problèmes de santé, de la botanique pour apprendre à utiliser les plantes, de la cartographie pour naviguer et découvrir. Et finalement, il faut délimiter, borner le territoire en y apposant les marques de la possession réelle et indéfinie.

Frontières régionales et métropolitaines

L'existence de grands espaces en marge du contrôle étatique a constitué une importante menace pour les réformistes qui, comme nous l'avons déjà signalé, avaient pour objectif une politique d'intégration impériale de grande envergure. Elle a eu pour résultat immédiat, l'expansion de la frontière métropolitaine et la mise en œuvre du processus de régionalisation. Cependant, nous devons également prendre en compte les niveaux régionaux et locaux, où le territoire effectivement contrôlé était en progression. Les frontières régionales fermées (missionnaires et indigènes) et ouvertes (caractéristiques des nouvelles fondations) vont interférer et se croiser, durant toute la période réfor-

²¹ J. SALA CATALA, « La ciencia en las Expediciones de Límites Hispano-Portuguesas. Una aproximación », *op. cit.*, p. 279.

miste, avec la frontière métropolitaine. Les pouvoirs des différentes régions (missions, compagnies commerciales, oligarchies locales) sont intervenus, favorisant ou portant atteinte aux projets métropolitains destinés à connaître et à absorber les différents territoires américains comme parties intégrantes de cette entreprise d'incorporation spatiale. La reconnaissance de cet état de fait suppose de remettre en question l'image d'un réformisme bourbonien comme pratique politique simpliste, dont l'unique objectif était d'obtenir de meilleurs rendements des possessions espagnoles, en faisant apparaître une perspective de bénéfice évident pour les puissantes élites américaines. Celles-ci, logiquement, se sont associées aux projets impériaux qui coïncidaient avec leur propre conception de la territorialité et, lorsqu'ils s'opposaient à leurs intérêts, elles s'y sont opposées avec tous les moyens dont elles disposaient.

Depuis quelques années, cette perspective régionale a été riche d'apports d'une portée non négligeable. Un certain nombre d'études ethnohistoriques sur l'Amazone ont attiré l'attention sur l'importance du contexte historique face aux optiques structuralistes ou d'écologie culturelle, détruisant l'image d'une région isolée dans laquelle les ethnies continuaient de vivre sans aucune relation avec les Européens²². Dans le champ de l'histoire orale, l'étude de la mémoire collective des Indiens a offert des résultats significatifs, comme dans le cas des *sionas*. Leurs précieuses narrations indiquent que dans un temps reculé le cacique et les *curacas*²³ faisaient en sorte que la ville et les personnes deviennent invisibles. Les Espagnols, terrorisés, n'avaient alors trouvé qu'une forêt habitée par des fantômes, puisqu'ils n'avaient pas pu les localiser.²⁴ Face à ceux qui brandissaient des images historiographiques apocalyptiques²⁵, des auteurs, grâce à un bon maniement des sources, nous offrent un cadre bien différent : un Chaco où la frontière s'étend

²² P. JORNA, L. MALAVER, M. OROSTRA e.a. (coords), *Etnohistoria del Amazonas*, Quito, Editorial Abya Yala-MLAL, 1991, p. 99.

²³ Autorité morale et religieuse indigène.

²⁴ R. PINEDA GAMACHO, B. ALZATE DE ANGEL, *Los meandros de la Historia en Amazonía*, Quito, Editorial Abya Yala-MLAL, 1990, p. 19.

²⁵ C'est le cas de M. USECHE LOSADA (*El proceso colonial en el Alto Orinoco-Río Negro (Siglos XVI a XVIII)*), Bogotá, Banco de la República) qui, en ce qui concerne la seconde moitié du XVIIIe siècle (période pour laquelle on ne peut plus compter avec les solides apports de l'historiographie jésuite) se limite à divaguer autour du schéma méthodologique fermé à partir duquel est organisé l'ensemble de l'ouvrage.

considérablement, où les relations sociales tendent à se stabiliser et où les Indiens s'intègrent peu à peu en tant que salariés associés aux nouvelles haciendas ; des Llanos dans lesquels les missions sont capables de survivre à l'expulsion des Jésuites, avant d'être les victimes de la férocité de la Guerre d'Indépendance ; une province de Mojos où les indigènes entrent en litige avec les missionnaires et parviennent à s'imposer, élaborent des traditions propres et préservent leur mode de vie²⁶. Un monde, enfin, historiquement crédible, d'ethnocide et de dévastation, mais aussi de construction et de changement.

Espaces produits, espaces inventés

Une tentative d'évaluation des effets du processus de délimitation en Amérique espagnole doit prendre en compte ces résultats scientifiques, spatiaux et culturels. Dans le cas des premiers, l'étude exhaustive des frontières américaines a permis l'accumulation d'une grande quantité de matériel cartographique, géographique, botanique et historique, conservée dans différentes institutions américaines et européennes. Les nouvelles connaissances ont été transmises et réélaborées à partir du milieu du XVIIIe siècle, faisant partie des débats de fond de la science de l'époque et s'érigeant en éléments fondamentaux de la création de nouveaux paradigmes scientifiques.

Mais, selon nous, c'est dans le domaine de l'organisation du territoire, entendue comme pratique culturelle, qu'apparaissent les résultats les plus importants. Des régions marginales et quasiment inconnues se convertissent en moins de quatre décennies en domaines de haute valeur stratégique, avec un réseau de peuplement d'une solidité indiscutable et une économie en expansion. Les *Expediciones de Límites*, avec tout leur appareil scientifico-militaire, constituées en outil d'organisation territoriale, ont été l'agent fondamental de cette transformation, où le monde sauvage moderne se dessine et où sont posées les bases d'un processus de découverte et de production d'espaces occidentalisés.

²⁶ Cf. respectivement : A. GULLON ABAO, *La Frontera del Chaco en la Gobernación de Tucumán (1750-1810)*, Cádiz, Universidad de Cádiz, 1993 ; J. M. RAUSCH, *A tropical Plains Frontier. The Llanos of Colombia, 1531-1831*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1984 ; D. BLOCK, *Mission Culture on the Upper Amazon : Native tradition, Jesuit enterprise & secular policy in Moxos, 1660-1880*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1994.

Ce n'est pas par hasard que se forment des sociétés et des cultures de frontière sur les limites du monde connu, sur les rives tropicales savamment ajustées dont avaient rêvé plusieurs générations de ministres ibériques de bonne volonté. Des Indiens engagés dans un processus d'acculturation, des métisses, des mulâtres et des blancs constituent, dans la seconde moitié du siècle des Lumières, la frontière sauvage du futur, celle de notre époque. Mais, parallèlement à cette production sociale de l'espace, il existe une création d'images culturelles ; celle d'un monde barbare où la civilisation pouvait obtenir des fruits extraordinaires, celle des eldorados successifs qui configurent les cycles d'exploitation des richesses de la forêt. Le réformisme de frontière, expérience historique ibérique liée aux travaux de délimitation, met ainsi en évidence aussi bien une découverte scientifique qu'un modèle conceptuel, celui de la forêt vierge, apportant, comme au XVI^e siècle, les bases sur lesquelles la culture occidentale se comprend, se reproduit et s'invente elle-même.

Traduction Véronique Hébrard